

**De l'utopie au non-lieu
Genèse d'un campus :
Le « Domaine universitaire » du Sart Tilman**

Fabienne DE SMET

Pascal DURAND

Yves WINKIN

Laboratoire d'Anthropologie de la Communication

Université de Liège

Alphonse Allais proposait, afin de régler les problèmes de pollution et de surpopulation dans les villes, de construire celles-ci à la campagne. Toutes proportions gardées, c'est peut-être bien sur une semblable logique paradoxale qu'il conviendrait d'indexer les idéaux présidant à la formation des campus universitaires (pléonasme, certes, mais en soi significatif). S'agissant d'un campus particulier, saisi dans sa formation et dans sa forme générale, l'ambition du présent article est de dégager non seulement le mouvement de cette logique, mais ses moments d'actualisation ou de relance. En deçà d'une géométrie fonctionnelle de l'espace, un site. En deçà d'un site, une situation. En deçà d'une situation, un plan d'implantation. Et en deçà d'un tel plan, des projets — eux-mêmes enracinés dans un faisceau de représentations sociales, où se mêlent les déterminations issues de la trajectoire personnelle des concepteurs et les sollicitations symboliques d'une mythologie générale.

Soit donc tel « domaine universitaire » : le Sart Tilman, aux marges et sur les hauteurs d'une ville wallonne de 200 000 habitants (Liège). Soit encore deux acteurs : un recteur, Marcel Dubuisson, qui donne impulsion au projet dans les années cinquante, et un architecte, Claude Strebelle,

dont la renommée s'est en partie construite au fil de cette entreprise. Soit enfin, au lieu de rencontre entre un site et deux ambitions, la forme générale d'un campus.

A objet-gigogne, explications en abîme. L'idée conductrice des pages qui suivent pourrait ainsi être déclinée en trois temps, définissant trois grandes zones de réflexion :

- (1) *d'un point de vue architectural*, l'élaboration du campus liégeois — définition du schéma directeur : plans, tracés régulateurs, trame d'implantation — s'est opérée, pour l'essentiel, au croisement d'une conjoncture spécifiquement universitaire stimulant l'initiative architecturale, et d'un contexte géographique définissant des opportunités et des contraintes. D'un côté, accroissement de la population étudiante, vieillissement des infrastructures. De l'autre, présence à la périphérie de la ville d'un vaste espace vert, 2 000 ha à préserver et à mettre en valeur. Ajoutons, en fait de ligature entre ces deux facteurs déterminants, une situation économique-politique, celle des Golden Sixties, ferment des grandes ambitions et après coup, quand les budgets seront revus à la baisse, des grandes désillusions ;
- (2) *d'un point de vue biographique*, s'agissant des acteurs engagés dans l'entreprise, et *d'un point de vue historique*, s'agissant du projet global lui-même, le campus prend ancrage dans une double expérience, individuelle et collective. D'une part, dans la trajectoire du recteur fondateur, la mise en place au Congo belge d'un village expérimental dont le campus lui-même reproduira certains des principes organisateurs. D'autre part, la persistance ou la reformulation dans le projet du Sart Tilman d'un *éthos* colonial¹, fondé non seulement sur les valeurs civilisatrices de la Culture, mais aussi sur un rapport à la Nature fait de maîtrise technique et de contemplation fascinée ;
- (3) *d'un point de vue mythologique*, cet éthos colonial, conjugué avec l'éthos académique, renvoie à un schéma de pensée et d'action transhistorique, celui que définissent les grandes utopies. Fondées en effet sur l'idéal d'une

1. Convenons d'entendre par « éthos », en dépit des sens particuliers qu'il peut prendre chez Bateson ou chez Bourdieu, l'ensemble des mythes, des valeurs et des idéaux définissant la *culture* particulière d'une classe ou d'une collectivité donnée et organisant, fût-ce à leur insu, le rapport au monde de leurs membres.

articulation harmonieuse de la Culture et de la Nature, sur le principe d'une organisation sociale aussi souple que rigoureuse et sur le rêve d'une économie éthérée du savoir, les communautés utopiques offrent peut-être bien la forme de base dans laquelle s'est moulé le « domaine » du Sart Tilman — rejoignant par là, sans doute, la plupart des grands campus contemporains.

L'enjeu d'une telle démarche, essentiellement généalogique, et d'une telle stratégie de réflexion, télescopique en quelque sorte, réside pour l'essentiel dans le souci que nous avons de mettre en suspens les cadres de pensée imposés par ce que Pierre Bourdieu appellerait quant à lui le « sens commun », en l'occurrence cette habitude, si fortement ancrée dans les représentations ordinaires, qui porte à concevoir l'histoire sous l'espèce d'un processus inéluctable et à conférer à ses acteurs tantôt le rôle de marionnettes dérisoires, tantôt celui de démiurges visionnaires. Tout acte et toute action s'inscrivent dans une logique qui les dépasse, mais qui sans eux ne pourrait opérer. Tout acteur agit selon des forces sociales avec lesquelles sa volonté personnelle négocie. Banalités sans doute, mais qu'il convient de réaffirmer dans la position où nous sommes : Liégeois, universitaires, travaillant sur ce campus et dans la mémoire très présente de son histoire. Si le monde est sans Architecte, le petit monde du Sart Tilman est sans Créateur. Le recteur Dubuisson et l'architecte Strebelle ont œuvré, autrement dit, au confluent de forces et de formes structurantes dont ils ne pouvaient nécessairement maîtriser les effets ni apercevoir l'agencement.

Il faut d'abord marquer quelques dates et installer quelques repères. Par souci historique certes, mais aussi afin de faire valoir en filigrane que le transfert d'une université hors de ses « propres » murs — c'est-à-dire hors du centre urbain qui en définissait la place, sinon même le rôle social et culturel — passe par un faisceau de négociations, de décisions, de réunions au sommet, le tout au sein de cadres légaux à installer ou à déplacer. Bref : par un plan d'action où tactique, stratégie et détermination ne cessent de s'entr'appuyer.

C'est à la seconde moitié du XIX^e siècle, très exactement en 1860, que remonte le premier cri d'alarme alertant sur la saturation de l'espace universitaire liégeois. Trente ans plus tard, sept nouveaux bâtiments seront construits au centre ville : très vite inadaptés et saturés à leur tour. Il faudra attendre les années cinquante et l'accession au pouvoir rectoral du professeur Marcel Dubuisson pour que le projet d'une implantation hors centre ville se dessine et prenne forme, d'abord à travers la création de commissions spécifiques chargées d'explorer les conditions de possibilité techniques et économiques d'un véritable « campus ». A coup d'enquêtes et d'inventaires successifs, les années cinquante déboucheront sur l'achat par l'Université, sur les hauteurs boisées du Sart Tilman, d'une surface de

172 ha, complétée ensuite par d'autres terrains sur le même site. Aux Commissions prospectives succéderont alors des Conseils chargés de déterminer les conditions pratiques de l'implantation (notamment dans un ferme esprit de vigilance écologique) et de définir la conception urbanistique du campus (conception confiée à l'architecte Claude Strebelle, dont le plan sera adopté à l'unanimité par le Conseil d'administration dès 1961). Des années soixante, très effervescentes, aux années quatre-vingt, marquant un net repli sinon même un certain recul, l'implantation se développera, d'abord rapidement, puis par à-coups. Signe éloquent d'une restriction des ambitions et des moyens, la Faculté de Philosophie et Lettres, — dont la section de Communication, la dernière née en son sein, aura fait un temps office de tête de pont sur le campus, — restera non seulement dans ses locaux du centre ville, mais contraindra les « communicateurs » à retrouver en avril 1995 le giron historique du bâtiment central, où sont restés concentrés les services administratifs de l'Université.

On trouvera en annexe un historique détaillé du projet Sart Tilman et de l'implantation de l'Université en « site propre » (implantation soumise à maints avatars et aujourd'hui revue à la baisse). Dans cette histoire discontinue interviennent bien d'autres facteurs que ceux des cadres légaux à établir, des décisions cadastrales à prendre, des maîtres d'œuvre à engager. Car l'ambition du recteur, relayé par l'architecte qui planifie et les sous-architectes qui construisent, n'est pas seule aux commandes. Elle est elle-même alimentée en amont — et peut-être contrôlée — par d'autres expériences, conduites ailleurs, sous d'autres auspices, mais pouvant être considérées comme les creusets où se sont agencées les principales forces fondatrices et formatrices devant présider au transfert vers le Sart Tilman. Ce creuset, en l'occurrence, est celui du colonialisme — non seulement dans la mesure où les campus peuvent paraître, sous certain angle et en général, répliquer à l'intérieur du champ national la logique d'expansion propre au développement colonial (investir un espace, s'y redéployer, organiser cet espace en s'y projetant, etc.), mais aussi et surtout parce que les deux maîtres d'œuvre de l'entreprise, Marcel Dubuisson et Claude Strebelle, ont l'un et l'autre été parties prenantes, au début des années cinquante, de projets coloniaux au Congo belge. Rien, *a priori*, qui semble lier le campus du Sart Tilman, dans sa genèse et dans les formes qu'il devait adopter, à tel village expérimental au Katanga. Rien non plus qui semble, *a priori*, relier la démarche architecturale de Strebelle sur les hauteurs de Liège et la forme particulière de tel théâtre construit par lui à Elisabethville. Et pourtant — c'est du moins notre hypothèse — ces activités-là ont été déterminantes sur la conception à la fois écologique et architecturale du futur site universitaire. Il faut donc sortir largement du cadre, remonter quelques années plus tôt, retourner vers une colonie perdue.

Lieux de genèse

Le principal ancrage du projet Sart Tilman se situe en effet en Afrique. Entre 1956 et 1968, l'Université de Liège a développé, à Mangombo dans le Haut Katanga et sous la forme d'un village expérimental, une *Fondation Universitaire de Liège pour les Recherches scientifiques en Afrique Centrale* (FULREAC). Au printemps de l'année 1956, Marcel Dubuisson effectue avec J. Delchevalerie (Attaché du Cabinet du Recteur) un voyage d'information au Congo et au Rwanda-Urundi. Il s'interroge alors sur le soutien que l'Université serait susceptible d'apporter à la colonie. Son esprit est également préoccupé par les cadres étriés de la jeunesse universitaire liégeoise. Il regrette que l'espace vital et intellectuel des étudiants soit limité au centre de Liège, autour de la place du XX août. A ses yeux, l'Afrique pourrait bien devenir cet espace qui manque, où les jeunes diplômés auraient la possibilité de se fabriquer un avenir à la mesure de leurs ambitions.

Tout prend forme assez vite. Dès septembre 1956, le FULREAC est créé dans le but de promouvoir la recherche scientifique, l'enseignement, l'assistance médicale, sociale et culturelle en Afrique Centrale.² Durant cette même année, Marcel Dubuisson représente l'Université aux fêtes du cinquantième anniversaire de l'Union Minière au Katanga. Deuxième voyage qui l'incite à entreprendre une réflexion portant sur certains problèmes d'ordre urbanistique toujours plus saillants. La richesse minière du Haut Katanga a entraîné en cinquante ans une industrialisation explosive, et la migration de la population des villages vers ces grandes villes industrielles que sont Elisabethville, Jadotville et Kolwézi. Se sont multipliés dès lors faubourgs suburbains ou « centres extra-coutumiers » et, à leur suite, les problèmes liés au manque d'emplois, aux dérives vers la délinquance ou la prostitution. Raison de plus pour que le FULREAC et les responsables des sociétés minières se penchent ensemble sur le sujet. La décision tombe assez vite elle aussi : il faut créer des « cités satellites » ou des « centres d'action et de formation rurales ».

Le but de la mission est maintenant clairement défini. Il s'agit d'administrer la preuve pratique que la brousse, qui n'offre aux habitants

2. Nous construisons ici un ensemble de données fournies d'une part par le Recteur Dubuisson dans ses *Mémoires* (Liège, Vaillant-Carmanne, 1977), d'autre part dans un ouvrage commémoratif sur l'expérience du FULREAC, composé par S. Cruck (Université de Liège, s.d.). Ces données factuelles agencées en discours d'escorte rétrospectif doivent, on s'en doute, être utilisées avec précaution. L'illusion autobiographique n'est pas moindre que « l'illusion biographique » étudiée par Bourdieu : la tentation est toujours grande, chez les acteurs sociaux, de donner à leur propre trajectoire ou à leurs entreprises une cohérence globale ou une continuité toujours déjà orientée, sinon même à laisser dans l'ombre telles déterminations (sociales, politiques ou économiques) ayant pesé sur leur action. On voudra bien, en tout cas, lire les pages qui suivent pour ce qu'elles sont : notes d'une analyse en cours, livrant des perspectives ouvertes, à croiser avec d'autres.

qu'un moyen de subsistance maigre et aléatoire quand elle est traitée avec les moyens primitifs de culture, peut, grâce à des techniques améliorées, atteindre un rendement nettement supérieur. La population ne serait plus alors tentée d'émigrer vers les villes. Le projet comprendra trois volets : un volet sociologique, un volet agricole (en association avec l'Institut Agronomique de Gembloux) et un volet médical.

Il faut d'abord choisir le terrain sur lequel le premier de ces centres sera construit. Celui-ci devra se situer aux environs d'une grande ville. Les citadins pourront ainsi être informés sur les activités qui s'y dérouleront et les productions agricoles trouver un débouché commercial dans l'agglomération. Le choix se porte sur une région située aux abords du lac Lufira. Terrain propice à diverses cultures, cette zone est sous l'autorité coutumière du Chef Katanga et, avec son accord, les limites du domaine sont définies. Le village comprendra 500 ha auxquels s'ajoutent 2500 ha de pâturages. Le domaine est alors prêté par le Gouverneur du Katanga et devient « zone domaniaisée », ce qui signifie qu'elle n'aura pas la possibilité de s'étendre. Le village se situera donc à une centaine de kilomètres d'Elisabethville.

Les travaux d'aménagement commencent, le village prend forme : il comprend une école maternelle primaire, un dispensaire, des maisons pour les Européens, différents hangars, un garage et un atelier. Se pose alors le problème du choix des populations à installer. Choix délicat, notamment en raison de la complexité des rapports ethniques et surtout par la nature même du projet qu'il s'agit de faire comprendre clairement aux candidats. Cent cinquante personnes sont finalement recrutées. Les villageois construisent leur maison eux-mêmes avec l'aide de briques fabriquées sur place. « Leur » village sera vaste, aéré et agrémenté d'arbres ornementaux.³

La sécession katangaise va disloquer cette petite communauté arcadienne. Des problèmes graves s'abattent sur le FULREAC, des pillards armés menacent le village. Dès le départ, le projet précisait que le centre de Mangombo était l'expérience-pilote et le but à long terme la création de centres comparables. Dans cette inquiétante instabilité politique et militaire, le Recteur Dubuisson engage le Conseil du

3. Les candidats recrutés ne se fixeront pas tous sur place. De nombreux changements auront lieu dans la population du « village » et, finalement, quinze ans après, le groupe sera totalement modifié. Selon Mlle S. Cruck, chef de travaux à l'Université et chargée du Secrétariat Général de FULREAC de 1956 à 1968, les raisons en seraient d'ordre ethnique. Peu attachée à sa terre, cette population ne posséderait pas, selon elle, la notion de durée (ainsi, en swali, le même mot signifie hier et demain). En l'absence de toute enquête anthropologique approfondie, ces intuitions ne peuvent être érigées en facteurs premiers d'explication. Peut-être l'attraction de la ville et des perspectives économiques qu'elle offrait était-elle trop présente, peut-être la nature scientifique du projet paraissait-elle trop opaque, peut-être le poids des méthodes ancestrales d'agriculture, qui ne peuvent être balayées à coup de « conseils » prodigués, était-il trop fort ? La question reste en suspens.

FULREAC à abandonner ses activités. Le gouvernement belge fait savoir en outre à l'Université qu'elle lui retire tout soutien. En 1968, un acte de cession est signé qui remet le centre aux mains de l'Union Minière. Le personnel européen quitte le village dans lequel de nombreux cadres avaient placé bien des espoirs et auront dissipé tant d'efforts. L'équipe du FULREAC cherchera bien à poursuivre l'expérience — dès 1968, une mission au Rwanda est décidée — mais la grâce est perdue, et la source tarie. L'Afrique ne fait désormais plus partie de l'avenir de l'Université.

L'expérience du FULREAC a donc installé un cadre exemplaire et, nous le verrons, une sorte d'utopie séminale. Restait à voir s'entrecroiser les trajectoires des deux acteurs appelés — par leur formation et par leurs expériences conjuguées — à figurer au centre de la conception du campus.

En 1958, Marcel Dubuisson, déjà engagé dans la pré-conception administrative du projet, visite le village de Luishia, à soixante kilomètres de Mangombo, ancienne mine désaffectée devenue mission catholique et où Claude Strebelle a construit divers bâtiments, dont un collège pour jeunes filles. Diplômé de l'Académie Royale des Beaux-Arts et de l'École des Arts décoratifs de Bruxelles, ainsi que de l'École supérieure des Beaux-Arts de Paris, Claude Strebelle a séjourné au Zaïre de 1949 à 1961. Architecte à la Compagnie Foncière du Katanga (Union Minière), il y a fondé le « Groupe Yenga », bureau d'architecture à Elisabethville dans le cadre duquel se sont multipliées ses initiatives et réalisations : un théâtre, un musée, le monastère de Kansénia, des écoles, des bâtiments industriels et des habitations. Marcel Dubuisson est séduit par ces constructions et prend contact avec leur maître d'œuvre, qui le reçoit dans la maison qu'il a transformée, pour son propre usage, à la périphérie d'Elisabethville. Il s'agit d'un château d'eau désaffecté dont il a troué, cloisonné le cylindre pour en faire une demeure originale. Le Recteur expose le projet d'une reconstruction externe de l'Université sur un site forestier devant être préservé. L'architecte marque son intérêt, le recteur l'invite à rejoindre immédiatement le site concerné. Strebelle quitte ainsi l'hémicycle du théâtre d'Elisabethville pour se charger des amphithéâtres universitaires.

On s'en aperçoit déjà sans doute : le village FULREAC constitue le chaînon central, autour duquel tous les autres viendront s'articuler. FULREAC fait sas, à nos yeux, entre Liège et le Katanga, en particulier sous l'aspect d'une relation paradigmatique entre, d'une part, la ville et la forêt (à Liège), d'autre part la ville et la brousse (au Katanga), relation résumable, au plus fondamental, sous l'aspect d'une opposition Nature/Culture. D'un côté, Elisabethville avec son industrialisation galopante, son exode rural et l'engorgement de ses faubourgs. De l'autre, et à la même époque, Liège avec l'explosion de son activité industrielle et une université garottée par un cadre urbain exigü. En somme, deux problématiques homologues, donnant lieu à quelques années de distance

à deux solutions sorties du même moule, sous l'autorité administrative et morale d'un même homme : Marcel Dubuisson. La création du village de FULREAC a eu pour enjeu d'enrayer la migration des villageois vers les villes et de rentabiliser la brousse au point de vue agricole. Le transfert vers le Sart Tilman reposera, quant à lui, sur deux nécessités conjointes : remédier au manque d'espace dont souffre l'Université tout en protégeant un site naturel menacé. D'un côté, donc, un village agricole bâti dans la brousse, îlot de fertilité offert à des populations stabilisées. De l'autre, un « village » universitaire dans un domaine boisé, îlot de recherche tranquille ouvert aux nouvelles générations d'étudiants. Tout semble en somme s'être passé comme si le même principe avait été employé à des fins différentes dans leur dimension pratique, mais nettement semblables dans leur implication symbolique. Un problème à caractère d'écologie urbaine ou rurale, un élément à protéger (l'Université/les populations indigènes) prélevé dans un milieu perturbateur (Liège, la vieille ville asphyxiante/Elisabethville, la nouvelle ville asphyxiée) pour être placé dans un écrin de verdure (les bois du Sart Tilman/la brousse de Mangombo) dont il deviendrait en quelque sorte l'inestimable joyau.

Convient-il ici de recourir à la notion de « force formatrice d'habitude »⁴ développée par Erwin Panofsky pour rendre compte de ce frappant réseau d'homologies ? De même que la cathédrale gothique traduit, selon Panofsky, les principes de totalité harmonieuse dont la scolastique est le vecteur intellectuel, le village de FULREAC et le site universitaire du Sart Tilman témoigneraient ainsi tous deux d'une même « habitude » renvoyant à une vision organiciste de la ville (et plus largement du rapport à l'espace) et référable, dans son agencement et dans son incorporation par les agents concernés, à un même terrain d'expérience initiatique, à un même laboratoire mental : au plus large, l'espace général de la pratique mais aussi de l'éthos colonial ; au plus précis, les expériences d'architecture appliquée ou d'écologie urbaine menées, par Marcel Dubuisson et par Claude Strebelle, en terre katangaise. Reste toutefois — écueil majeur — que rien, dans la formation intellectuelle de ces deux acteurs ou agents, ne permet d'adopter, dans toute sa rigueur, le mode explicatif développé par Panofsky, sauf à reformuler le concept de « forces formatrices » sous l'aspect, plus large, d'espaces formateurs, susceptibles d'informer, en différents champs, des pratiques dès lors comparables et dont l'expérience pourrait être reconduite en fonction d'autres projets.

4. E. PANOFSKY, *Architecture gothique et pensée scolastique*, Paris, Editions de Minuit, coll. Le sens commun, 1967, p. 89.

La matrice mythique

En connectant le projet du Sart Tilman — conception et mise en marche administrative, formation du concept architectural et mise en forme de l'espace, organisation et distribution des bâtiments dans le site et, d'une manière globale, formes des rapports entre le *campus extra muros* et la ville débordée —, à des expériences aussi initiales qu'initiatiques vécues sur d'autres terrains pratiques, nous avons procédé en quelque sorte à une première déréférentialisation des formes constitutives de l'espace universitaire construit sur le site considéré. Cette déréférentialisation doit ici, d'une certaine manière, être prolongée, pour rejoindre, très en amont du processus concret, les impulsions mythologiques fondamentales susceptibles d'avoir stimulé l'imaginaire architectural des concepteurs.

Sans doute inscrit dans l'espace architectural lui-même, cet imaginaire est particulièrement sensible et à l'œuvre dans les discours d'escorte qui ont ponctué, en lui donnant sens, la construction du site. Nous faisons allusion ici à une publication luxueuse, les *Cahiers du Sart Tilman*, qui n'a connu que trois livraisons mais qui a fait cependant l'objet d'une diffusion solide dans les milieux professionnels concernés (architectes, urbanistes, membres des conseils de décision, professeurs, etc.).

Le troisième volume de ces *Cahiers* s'achève sur un chapitre intitulé « L'Université de demain »⁵ où s'articule une réflexion, pour le moins exaltée, sur la façon dont la vie académique pourrait se développer dans le cadre idéal d'un campus parfaitement intégré, auquel confinerait le « domaine du Sart Tilman ». L'accent est d'abord placé avec force sur la nécessité d'un brassage de différentes disciplines :

« Il est permis de penser que le regroupement des locaux et des services aidera au développement des entreprises interdisciplinaires et, d'abord, à l'épanouissement du sentiment de solidarité que suppose et que nourrit le travail d'équipe, maintenant indispensable dans tous les domaines. Au sein de chaque cellule d'étudiants et de chercheurs, la collaboration des personnes multipliera sans cesse les échanges de connaissances et d'idées, mais on doit prévoir en outre que dans chaque service elle engendrera des contacts suivis, confiants et sympathiques entre les maîtres, leurs associés, le personnel scientifique et les étudiants, contacts où ne s'affirmera aucune autorité qui ne soit fondée sur la raison, l'estime ou le respect. Au-delà de cette nécessaire entente des hommes au travail, les bâtisseurs du Sart Tilman ont eu toujours présent à l'esprit la notion humaniste de l'unité de la science. Aussi, ont-ils estimé très simplement qu'il leur incombait d'offrir à chaque spécialiste, par l'aménagement même de ses lieux de travail et des accès qui y conduisent, l'occasion de rencontrer quotidiennement d'autres spécialistes et, mieux encore, d'apprendre à les connaître autrement qu'au hasard des réunions officielles ou des communications

5. *Cahiers du Sart Tilman* n° 3, ULg, Liège, 1967, pages 98-101.

téléphoniques. Partout, des chemins aimables inviteront le chercheur absorbé par ses problèmes, à faire un peu de marche sur la colline boisée et, peut-être, à consentir un brin de causerie avec le voisin »⁶.

Candeur du ton et hauteur de vue se conjuguent ici pour dessiner le paysage idyllique d'un « domaine » empruntant ses symboles porteurs aussi bien à l'espace de la philosophie péripatéticienne — la fameuse Académie d'Aristote — qu'au bucolisme lyrique et apaisant des tableaux pré-romantiques.

Optimisme inoxydable des Golden Sixties ou simple inversion des contraintes subies auparavant dans l'espace confiné et disséminé à la fois du centre urbain, cette représentation idéaliste de la communauté universitaire en site propre (en quelque sorte) ne pouvait évidemment que déboucher sur la fiction d'un homme nouveau ou d'une « société », indissolublement affective et intellectuelle, ainsi qu'en témoigne tel portrait générique dressé dans la même publication — celui, non seulement, de l'étudiant-type dont ce domaine serait de nature à favoriser l'émergence et l'épanouissement, mais aussi, plus largement, celui d'un couple idéal : celui qu'en tel contexte sauraient former le maître et son élève, le « guide » spirituel et son disciple ou encore « l'élite universitaire » et la société globale :

« Maison du savoir acquis et dispensé, une Université doit être faite surtout pour la jeunesse, pour sa santé et pour sa joie autant que pour son travail. Sous la conduite des guides amis que ses maîtres sont pour elle, cette jeunesse a le droit d'y acquérir de claires et solides connaissances en même temps que l'art d'apprendre. Elle a aussi le droit, en s'y enrichissant d'expérience et de sagesse, de conserver ses enthousiasmes et ses curiosités. Loin des bruits de la ville, on a résolu de lui aménager au Sart Tilman les conditions adéquates à une vie collective harmonieuse et dense, à une vie où il y ait le moins possible de temps perdu, mais le plus possible de labeur efficace, de bon délassement et de repos réel. [...] C'est là aussi que se retrouveront, avec une élite universitaire consciente des responsabilités qui lui incombent à l'égard de la vitalité intellectuelle, sociale et économique de la ville, de la région, du pays et de l'Europe en train de se faire, tous ceux que leur profession, leurs devoirs ou leurs goûts désignent comme les animateurs de la vie culturelle liégeoise. »⁷

Rêverie communautaire portée à son sommet en fin d'article :

« Le transfert de l'Université de Liège au Sart Tilman, en même temps qu'il rassemblera davantage ceux qui vivent pour elle et ceux qui viendront y passer les plus belles années de leur existence, doit favoriser l'éveil d'un sentiment nouveau de

6. Art. cité, p. 100.

7. *Loc. cit.*

commune appartenance à notre collectivité humaine, fière de son travail, de ses oeuvres et de ses devoirs, mais tournée avec autant de générosité que d'énergie vers l'avenir. »⁸

Ces dérives enthousiastes, qui font escorte à l'élaboration architecturale du site et qui peut-être expriment de manière ramassée la symbolique diffuse dont celui-ci se voit lesté, se développent de toute évidence à l'intérieur de contextes mythologiques très codés dans notre culture : d'une part, le mythe (quelquefois réalisé, mais toujours mis en échec) du Phalanstère d'inspiration fouriériste ; d'autre part, plus archaïque et sans ancrage réel, les diverses « utopies » (au sens le plus strict du mot) qui ont dessiné leur réseau à travers l'imaginaire occidental — et en particulier la plus paradigmatique d'entre elles : l'Utopie de Thomas More. On trouvera en effet dans nombre de récits ou de descriptions d'univers phalanstériens ou utopiques bien des traits de correspondance avec la structure — sociale et géo-architecturale — du site du Sart Tilman. La plupart des schémas phalanstériens, comme en témoigne l'évocation que Victor Considérant en 1846 fait de l'un d'entre eux, se fondent sur un ajustement étroit entre un système politique et une géométrie, permettant un puissant jeu d'homologies appuyé sur différents types de circulation entre l'espace vital et le fonctionnement vécu de la société :

« Contemplons le panorama qui se développe sous nos yeux. Un splendide palais s'élève du sein des jardins, des parterres et des pelouses ombragées, comme une île marmoréenne baignant dans un océan de verdure. C'est le séjour royal d'une population régénérée.

Devant le palais s'étend un vaste carrousel. C'est la cour d'honneur, le champ de rassemblement des légions industrielles, le point de départ et d'arrivée des cohortes actives, la place des parades, des grandes hymnes collectives, des revues et des manoeuvres. La route magistrale qui sillonne au loin la campagne de ses quadruple rangées d'arbres somptueux, bordée de massifs d'arbustes et de fleurs, arrive, en longeant les deux ailes avancées du Phalanstère, sur la cour d'honneur, qu'elle sépare des bâtiments industriels et des constructions rurales, développées du côté des grandes cultures.

D'un côté, le palais de la population ; au centre le chef-lieu du mouvement, la grande place des manoeuvres ; de l'autre côté la ville industrielle, les abris des récoltes, les toits protecteurs des machines et des animaux, qui secondent l'homme dans la conquête de la terre.

Au premier rang de la ville industrielle, une ligne de fabriques, de grands ateliers, de magasins, de greniers, de réserves, dresse ses murs en face du Phalanstère. »⁹

8. *Loc. cit.*

9. Cité par Georges JEAN, *Voyages en Utopie*, Paris, Gallimard, coll. Découvertes, 1994, pp. 138-139.

On le voit, entre l'université et l'espace phalanstérien en général, les liens sont nombreux et tombent sous le sens : comme le phalanstère, l'université (en site autonome) n'est-elle pas en effet lieu de l'universel, domaine encyclopédique où les savoirs se conjuguent et se distribuent rationnellement, trajet initiatique offert aux étudiants ? Mais l'une comme l'autre ne trouvent-ils pas leur source dans le modèle utopique condensé par Thomas More en 1516 ?

Il faut se rappeler ici, d'abord, que Thomas More — avocat, puis Grand Chancelier à la demande d'Henry VIII — entame la mise en place de son *Utopie* (publiée la même année que *Le Prince* de Machiavel) par un discours violemment critique dirigé contre les pratiques judiciaires des États européens au début du XVI^e siècle, les prestiges de la noblesse, la politique de conquête de l'Angleterre et le désordre économique et moral que celle-ci subit.

A ces perversions politiques, à ces torsions du droit, More oppose la rectitude d'un idéal de justice sociale et d'ordre moral, sous la métaphore d'une île : celle d'Utopia, nom ou mot qu'il forge d'après le grec — soit sur ου-τοπος, voulant dire « espace de nulle part », soit sur ευ-τοπος, signifiant « espace de bonheur ». En réalité, l'île d'Utopie est à la fois lieu de béatitude et espace hors-lieu, puisqu'elle symbolise un bonheur absolu, qui ne saurait donc être atteint qu'au-delà de l'espace et du temps.

Totalement planifiée, tant au point de vue de l'urbanisme qu'à celui de la rationalisation écologique et agricole des campagnes (champs et villages sont répartis en fonction des besoins des habitants), cette « île » d'Utopie adopte la figure d'un croissant de lune, dans l'échancrure de laquelle se dessine une sorte de lac tranquille, un vaste port accessible aux navires. L'accès à ce golfe intérieur est très dangereux, nous explique More, et il faut disposer d'un pilote « utopien » pour en passer le cap. Encore faut-il que celui-ci suive les indications livrées par les phares qui s'échelonnent sur la côte. Au pourtour extérieur de l'île, on trouve de nombreux ports, mais l'art et la nature ont tellement fortifié le rivage qu'une poignée d'hommes pourrait empêcher le débarquement d'une grande armée.⁹

Chacun connaît les affinités électives soudant l'une à l'autre l'architecture et l'imaginaire utopique¹⁰, sorte de réalisme fantastique où la « cité idéale » rejoint l'épure la plus technique d'un plan d'aménagement urbain. *Utopia* est une île. Et elle n'est pas pensable en dehors de cette insularité, ni imaginable en dehors de la forme en

10. « L'architecture est par excellence l'art de l'utopie, en ce qu'elle rend publiquement visibles, parfois même lisibles, les valeurs morales et politiques qui déterminent l'utopie. [...] Le soin méticuleux avec lequel les utopistes ont tous décrit la forme des bâtiments de la cité et de l'île — leur aménagement intérieur comme leur disposition générale dans l'espace — en témoigne. L'architecture et l'urbanisme font apparaître dans l'espace la rationalité de l'organisation sociale de l'utopie » (Georges JEAN, *op. cit.*, p. 70.)

croissant de lune qu'affecte son dessin général, ni même « viable » *en tant que métaphore* sans s'articuler sur une rationalité architecturale, confiant à l'espace le soin de donner forme et figure aux relations sociales. Utopie réalisée ou en voie perpétuelle de l'être, le Sart Tilman ne déroge pas à cette règle : d'un point de vue général d'abord en s'offrant, à une communauté très définie et intégrée, comme un lieu presque clos, retiré de la ville, accessible moyennant recours — pour les initiés — à des transports en commun encore peu rationalisés (aux non-initiés, les points d'arrêt paraissent inattendus, le parcours énigmatique, la régularité aléatoire). Mais, d'un point de vue particulier, on ne peut qu'être frappé par des points de jonction plus saisissants avec la forme mythique façonnée par Thomas More et réactualisée après lui par d'autres utopistes.

Comme la cité imaginée par l'humaniste, le Sart Tilman est une « île ». Autour du site, ainsi insularisé, se déploie une zone-banlieue, faisant tampon, semble-t-il, entre l'université et la ville, et relayant les flux urbains vers des arrêts de bus ou des grands parkings fonctionnant en quelque sorte comme autant de débarcadères faisant sas entre la vie extérieure, tumultueuse et dispersée, et la vie intérieure, vouée à l'agencement paisible des savoirs. Ile d'« Utopia », le Sart Tilman l'est aussi, pour qui prend la peine de consulter une carte générale du site, dans l'exacte mesure où la disposition des bâtiments adopte la forme d'un fer à cheval qui n'est pas sans rappeler le croissant de lune décrit par Thomas More. Le plan directeur du Sart Tilman précisait du reste ceci, qui est éloquent :

« Le parti urbanistique [pris par les concepteurs] accentue le caractère naturel du site qui se distingue par son relief et notamment par la vallée profonde du Blanc Gravier. La liaison principale, *en forme de fer à cheval*, contournera par la crête le beau cirque végétal qui constituera toujours dans cet ensemble un lieu propre au recueillement. »¹¹

Comme dans la parabole de l'humaniste, la forme semble ainsi destinée à épouser la fonction. Aussi déterminé soit-il en effet par des contraintes écologiques et géographiques dont il s'agissait de tirer le meilleur parti, l'arc-de-cercle affecté par la distribution des bâtiments dans l'espace semble exprimer, de façon troublante, non seulement l'exercice d'un savoir protégé de toute contamination par les intérêts triviaux, mais aussi, plus largement, l'autonomie de l'institution (universitaire) qu'il abrite.

Que faire dans une île — sinon, comme Robinson, le tour du propriétaire ? Celui qui aborde au Sart Tilman s'engagera d'emblée dans un périple qui n'est pas sans rappeler les labyrinthes d'initiation les plus

11. *Cahiers du Sart Tilman*, n° 3, page 67 (souligné par nous).

retors. Banalement dit, on s'y perd : signalisation inexistante ou énigmatique, ronds-points tourbillonnaires, parkings dont la numérotation ne correspond pas à ceux des bâtiments qu'ils desservent, couloirs aux tracés inattendus. Et, en vertu même de la disposition en fer à cheval, voulue par les concepteurs mais inconsciente aux usagers (à moins qu'ils n'aient une carte entre les mains), l'impression, quand on s'y déplace, d'à la fois s'éloigner de son point de départ et de s'y voir toujours ramené. Depuis le Moyen Age, il est peu de « jardins savants » qui n'aient leur labyrinthe, voies vers le salut et la connaissance, effroi de s'y perdre et plaisir d'en triompher se succédant tour à tour. Et sans doute cette mobilité contrainte, qui est le propre du dédale, s'accorde-t-elle au principe directeur de toute initiation. Mais s'il est vrai que l'Université représente en général, dans nos sociétés modernes, l'un des grands parcours initiatiques encore en vigueur — spécifié par un accès aux connaissances passant au travers de multiples épreuves : inscriptions, « interros », examens, mémoires, thèses, etc. —, « l'Université au Sart Tilman », selon l'expression consacrée, semble donner au parcours intellectuel fixé par les rites « académiques » son exact répondant à la fois métaphorique et métonymique : une déambulation dans un espace aux repères incertains, aussi bien entre des bâtiments dispersés selon une loi mystérieuse qu'à l'intérieur de ces mêmes bâtiments, selon des itinéraires qui semblent opposer de façon rusée leur propre sinuosité à l'obstination agacée des visiteurs.

De l'utopie au non-lieu

Le Sart Tilman ne se voulait pas campus : il se voulait « domaine ». Aujourd'hui encore, l'appellation exacte renvoie au monde des « domaines et châteaux » — et il y a d'ailleurs, au fond de ce meilleur des parcs possibles, un très beau château avec une porte et plein de fenêtres, espace de congrès savants et de célébrations candides. C'est dire si les ambitions des concepteurs du « Domaine du Sart Tilman » étaient grandes : Liège allait posséder la plus belle université d'Europe. Le rêve s'en est brisé pour de multiples raisons : les crédits de construction alloués généreusement par l'Etat au début des années soixante n'ont pas suivi, les membres de la « communauté » universitaire ne se sont installés dans les nouveaux bâtiments qu'avec beaucoup de réticence, les transports en commun sont restés à l'état embryonnaire, de même que les possibilités de logement sur le site (300 étudiants sur 13 000).

Lorsqu'on circule à travers le Sart Tilman, on ne peut manquer d'être frappé à la fois par sa masse verte (c'est à peine si, ici et là, émergent quelques bâtiments) et par son inquiétante quiétude : où sont les étudiants, les chercheurs — les humains ? Le visiteur repérera sans doute

quelques gros oiseaux noirs et bleus sur les pelouses mais de groupes d'étudiants en savantes discussions : point. Le Sart Tilman est devenu un non-lieu, que l'on peut insérer dans la série dont Marc Augé a dessiné le contour¹². Etrange destin. De l'Utopie au non-lieu : une vision sociale et architecturale réduite à son étymologie, c'est-à-dire à l'anomie. Tout semble s'être passé comme si, non irriguée par un flux social, l'utopie s'était asséchée, raidie en une forme creuse, en un lieu de transit, en un espace vide hanté par des solitudes parallèles.

De cette vacance trop conforme au modèle de base pour satisfaire l'idéal dont il était la forme porteuse, plusieurs interprétations sont possibles. La première est celle que donnent les commentateurs locaux et qu'on vient d'évoquer : manque de crédits et de « transports », dans tous les sens du terme. Mais si l'on se place dans la perspective que nous avons ouverte, on peut avancer vers une explication très différente. Dans sa combinaison explosive d'éthos colonial et d'*hubris* académique, l'utopie du Sart Tilman s'est rapidement rapprochée de son double inversé : l'institution totalitaire. « On s'embarque pour l'île du Bonheur, on se retrouve dans la Colonie pénitentiaire de Kafka », a dit Luce Giard¹³. Le périple vers Utopia passe par Cythère. Autrement dit, dans sa quête méticuleuse du paradis, l'utopie bascule aisément dans ce contrôle permanent qu'on appelle l'enfer. Foucault aurait pu le montrer, documents à l'appui : il n'y a pas d'architecture plus semblable à celle de la prison ou de l'asile du XIXe siècle que celle du Phalanstère ou du Familistère : les formes sont identiques, seules changent les fonctions attribuées. La cour centrale est celle de la surveillance silencieuse depuis les galeries ou celle des échanges joyeux d'étage en étage.

Au Sart Tilman, l'architecture, très éclatée, n'est pas celle d'une institution mortifère classique. Il serait très réducteur d'y voir d'emblée, et uniquement, une contre-utopie. Mais le dessein inscrit par le recteur et l'architecte dans le domaine était si puissant qu'eût-il atteint son but il aurait placé les cœurs et les esprits sous un empire si puissant lui aussi qu'il se serait confondu avec une emprise totalitaire. Le pouvoir symbolique de ce modèle était tel qu'il ne pouvait qu'appeler son contraire — et dès lors stimuler la résistance au moins passive de ses usagers. Tout se passe en d'autres termes comme si le non-lieu actuel était le produit d'une patiente déconstruction, d'une lutte silencieuse et permanente des étudiants, du personnel universitaire, sinon des visiteurs, contre le cauchemar totalitaire qui couve sous le rêve de toute utopie. Par leur silence et leur immobilité, il refusent d'être agis et pensés par un lieu dont ils ne comprennent pas le langage ou dont ils aperçoivent confusément qu'il risque vite de les transformer en marionnettes savantes

12. Voir M. AUGÉ, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, coll. La Librairie du XXe siècle, 1992.

13. Luce GIARD, « Voyageuse raison », dans *Esprit*, n° 434, avril 1974, [pp. 557-566], p. 564.

parce que savamment manipulées. Aujourd'hui, les usagers frôlent le Sart Tilman, flirtent avec lui sans vraiment l'aimer, plus qu'ils ne s'y investissent. Personne presque n'y vit. Les lieux sont déserts entre 18 heures et 8 heures. Comme si les mânes de Dubuisson et Strebelle risquaient d'étouffer ceux qui voudraient y gagner plus que leur pain en y travaillant en dehors des heures de bureau.

Le Sart Tilman, sous pareil angle, est une réussite, précisément parce que son programme de départ a été mis en échec et y reste tenu. Si l'utopie n'était pas devenue un non-lieu, elle serait devenue un sur-lieu pour surhommes. Or, dans leur « petit monde » à la David Lodge, les universitaires ne sont que des petits hommes comme les autres : il leur faut des lieux à leur mesure.

A ce stade, le Sart Tilman acquiert la valeur d'une fable ou d'une parabole, donnant à réfléchir sur la puissance et le crédit encore accordés dans notre société aux professeurs et aux architectes. Les uns comme les autres sont dotés socialement de la capacité à transformer leurs rêves en institutions, en bâtiments — en villes, plus ou moins « radieuses ». Une fois qu'ils sont légitimement investis de cette fonction, autorisés dans leur autorité symbolique par une instance telle qu'un conseil d'administration universitaire, ils peuvent se transformer peu à peu en démiurges : personne ne pourra les arrêter. Sinon les usagers, délitant jour après jour leur grand rêve de pierre.

ANNEXE 1

MOMENTS D'UNE HISTOIRE

1860 : Le Recteur Lacordaire jette un premier cri d'alarme à propos du manque de place dont souffre l'Université, engoncée dans un centre urbain lui-même coincé entre des collines, un fleuve et un bassin industriel.

1890 : Sept nouveaux bâtiments sont construits en ville, mais se révèlent rapidement inadaptés.

1924 : L'université fait l'acquisition d'un nouveau terrain en dehors du centre urbain, et y entreprend la construction d'un vaste complexe destiné à la Faculté des Sciences appliquées. Ces bâtiments seront lourdement endommagés durant la seconde guerre mondiale.

1953 : Deux lois importantes sont votées sous l'impulsion des autorités universitaires, ayant convaincu le Ministre de l'Instruction Publique de la nécessité d'une révision du statut des Universités de l'Etat. Un cadre légal se met en place qui va permettre aux Universités, dont l'autonomie de décision est accrue, de penser leur propre développement : la loi du 28 avril 1953 sur « l'Organisation de l'enseignement supérieur dans les Universités de l'Etat » et la loi du 22 juin 1953 qui institue un « Fonds des constructions scolaires et universitaires de l'Etat. » La même année, Marcel Dubuisson accède au Rectorat.

1954 : Création d'une « Commission des bâtiments » dont le rôle consiste, d'abord, à présenter au Conseil d'Administration tous avis et suggestions sur les questions relatives à la politique générale des sites universitaires, ensuite à donner aux services techniques les instructions nécessaires à l'exécution des décisions prises par le Conseil d'Administration en cette matière et enfin à rendre avis au même Conseil quant à l'opportunité d'accepter, d'amender ou de rejeter les projets présentés par les services techniques ou par les Travaux Publics. Dans ce contexte, le Bureau privé d'architecture et d'urbanisme « l'Equerre », dont les initiatives concernent l'ensemble de l'agglomération liégeoise, avertit le Recteur Dubuisson que le Ministre des Travaux publics lui a confié la mission d'établir le plan d'aménagement de la région.

1955 : Création, à l'intérieur de l'Université, d'un « Bureau d'Architecture » chargé des questions techniques : mise au point des projets, des plans, des cahiers des charges.

1956 : Marcel Dubuisson établit un inventaire des travaux à effectuer et le communique au Conseil. De cet inventaire résulte le constat, fâcheux, que le déroulement des opérations est largement entravé par le Ministère des Travaux

publics, qui met un temps considérable pour gérer les dossiers. La seule solution à ce problème est d'obtenir la maîtrise interne de l'ouvrage. La même année, décisive, « L'Equerre » dirige l'attention de l'Université vers un terrain d'environ 170 ha situé sur les collines extérieures de la ville. Le Recteur Dubuisson saisit la Commission des bâtiments de cette proposition et plaide vigoureusement pour l'acquisition de ce terrain. Le Conseil d'Administration marque son accord et le Recteur prend alors contact avec le Comité d'acquisition de la Province de Liège. Ce dernier autorise Marcel Dubuisson à négocier directement avec le propriétaire André Bernheim, l'un des grands investisseurs fonciers du pays.

1959 : La négociation se conclut : André Bernheim vend une superficie de 172 ha pour la somme de 45 millions de francs. Dès lors, une « Commission interdisciplinaire pour l'aménagement du Sart Tilman » est créée, chargée de l'étude des différents aspects du territoire. Sur sa proposition, le Conseil d'Administration confie au Bureau d'Architecture et d'Urbanisme « L'Equerre » les études préalables d'aménagement du Sart Tilman. Au départ était prévue, dans le domaine acquis, la reconstruction des Facultés de Sciences, de Droit, de Philosophie et Lettres, de l'Administration et de la Bibliothèque Centrale. La Faculté des Sciences Appliquées et la Faculté de Médecine ne devaient pas y trouver place puisqu'elles avaient souhaité se développer en ville. Cependant, pour assurer le maintien en ville de ces Facultés, des sommes très importantes doivent être dégagées. On s'aperçoit également très vite que la densité des bâtiments deviendra rapidement inacceptable et qu'il n'y aura plus, à l'avenir, d'extension possible. Seule solution : transférer toute l'Université au Sart Tilman. Il faut donc acquérir de nouveaux terrains, dans un respect obligatoire de l'espace naturel du site.

1960 : Création d'un « Conseil Scientifique des Sites naturels du Sart Tilman » qui s'occupe de déterminer les endroits où les bâtiments pourront s'intégrer dans le site et qui détermine les espèces à conserver et les terrains à reboiser.

1960 : Début d'une longue période de recherches préalables. Sol, sous-sol, relief, végétation, économie des eaux, climat et pollution, tout est fouillé. Les résultats de ces recherches feront l'objet de publication dans les « Cahiers du Sart Tilman ». La loi du 1er août 1960 accorde la maîtrise de l'ouvrage aux Universités d'Etat et prévoit la rétribution du personnel du Service technique par le « Fonds de construction de l'enseignement supérieur ».

1961 : Le Conseil d'Administration adopte à l'unanimité le plan d'urbanisation exposé par Claude Strebelle, Henri Louis et Victor Desreux. Le Conseil d'Administration décide de bâtir le plus tôt possible les Instituts de Botanique, de Chimie, de Physique, d'Education Physique, d'Electro-technique, des services techniques, des Amphithéâtres, des foyers d'étudiants et un restaurant. Mais les chantiers n'avançant pas au même rythme, l'occupation des locaux se fera en ordre dispersé. Signature d'un contrat confiant à « Unissart » (unis pour le Sart Tilman), association de fait composée de six bureaux d'études, les missions

d'architecte et d'ingénieur-conseil pour les études et pour la surveillance des travaux à entreprendre. Signature du contrat de collaboration entre le Service de programmation de l'ULg (SUP) et le bureau hollandais BSB (*Bureau voor Samenstellen van Bouwprogrammas*).

1962 : Inauguration de « l'Atelier du Sart Tilman » ; comprenant huit pavillons, il fut construit afin qu'architectes, ingénieurs et dessinateurs mènent leurs études dans l'ambiance et le voisinage immédiat de l'endroit où vont s'élever les constructions dont ils font les projets.

1963 : Achat du château de Colonster, bâtisse du XVII^e siècle qui servira de vitrine lors des colloques, des rencontres ou des grands débats.

1964 : Inauguration de la route, commencée en 1962, organisant la circulation dans le domaine universitaire.

1965 : Claude Strebelle est choisi comme « Urbaniste et architecte d'ensemble ». Les architectes choisis sont : Roger Bastin, Groupe EGAU, Pierre C. Humblet, André Jacquemain, Jean Maquet, Charles Vandenhove et, plus tard, pour le Château de Colonster, Henri Lacoste et Jean Opdenberg. Début de la construction de l'Institut de Botanique confié à l'Architecte Roger Bastin. Ce bâtiment ne sera achevé qu'en 1970 en raison de difficultés financières. Inauguration du Magasin à livres, première construction du Sart Tilman, conçu par Charles Vandenhove.

1966 : Un incendie détruit en partie le château de Colonster.

1967 : A l'occasion de ses 150 ans, l'Université accueille un nombre important de Docteurs *Honoris causa* dont le Roi Baudouin. Cette cérémonie sera suivie de l'inauguration des premiers bâtiments du Sart Tilman : l'annexe de la « Bibliothèque Centrale », les atelier d'architecture, les bâtiments destinés aux Instituts de physique et au complexe des licence et recherches de chimie, les homes, le restaurant et son centre culturel.

1968 : Début des travaux consacrés à la constitution du Jardin botanique. Grâce à M. J. Damblon, le Jardin va se développer rapidement. Le château de Colonster est restauré par les architectes H. Lacoste et J.-M. Opdenberg.

1969 : Mise en chantier de l'Institut d'Education Physique confié à l'Architecte Vandenhove.

1970 : La société provinciale d'industrialisation (S.P.I.) réalise un parc de recherche d'une cinquantaine d'ha aux abords du domaine universitaire. Les firmes qui achètent une parcelle de ce parc doivent s'engager à travailler en collaboration avec un laboratoire de l'Université. Claude Strebelle doit approuver l'implantation et

l'architecture des bâtiments que construisent les firmes. Il est d'ailleurs chargé de la réalisation du premier bâtiment appartenant à I.B.M.

1971 : Total des acquisitions : 608 ha. Afin de protéger l'intégrité des forêts du Sart Tilman et de trouver une solution définitive au problème de l'urbanisation du site, l'Université achète à la société Bernheim-Outremer 333 ha appartenant aux bois Saint-Jacques, Saint-Laurent et de Nomont environnant le domaine universitaire. Construction de la galerie de liaison entre le restaurant et les amphithéâtres, créée par Claude Strebelle. Différentes inaugurations célèbrent l'avancement du transfert.

1973 : Construction du Centre Hospitalier Universitaire. Architecte : Charles Vandenhove.

1974 : Occupation du Centre des Technologies nouvelles, section « Electronique », dessiné par Claude Strebelle. Début de la construction de la Faculté de Médecine.

1975 : Début de la construction de l'Institut d'Electricité « Montéfiore ». Architecte : J. D. Maquet.

1976 : Construction des Serres expérimentales de l'Institut de Botanique, conçues par René Greisch.

1977 : Occupation des Extensions de l'Institut de Chimie (phase A) dont l'architecte est Claude Strebelle.

1978 : Construction de pavillon sportif de l'Institut d'Education Physique. Architecte : Bruno Albert.

1979 : Construction de la section « Energie » du Centre des Technologies nouvelles. Occupation des Extensions de l'Institut de Chimie (phase B).

1980 : Début des travaux de l'Institut de Psychologie et des Sciences de l'Education. Architectes : Charles Dumont et Claude Strebelle. Début des travaux pour la construction de la Faculté de Médecine vétérinaire. Le Maître d'Oeuvre est le C.R.A.U. (centre de recherches d'architecture et d'urbanisme). Responsable du projet : Jean Englebert.

1981 : Occupation de la Faculté de Droit, Economie et Sciences Sociales dont les architectes sont Daniel Boden, André Jacquemain et Claude Strebelle. Inauguration d'un ensemble de bâtiments réalisé dans le domaine universitaire par l'A.D.E.P.S.

1982 : Occupation de la Faculté de Psychologie.

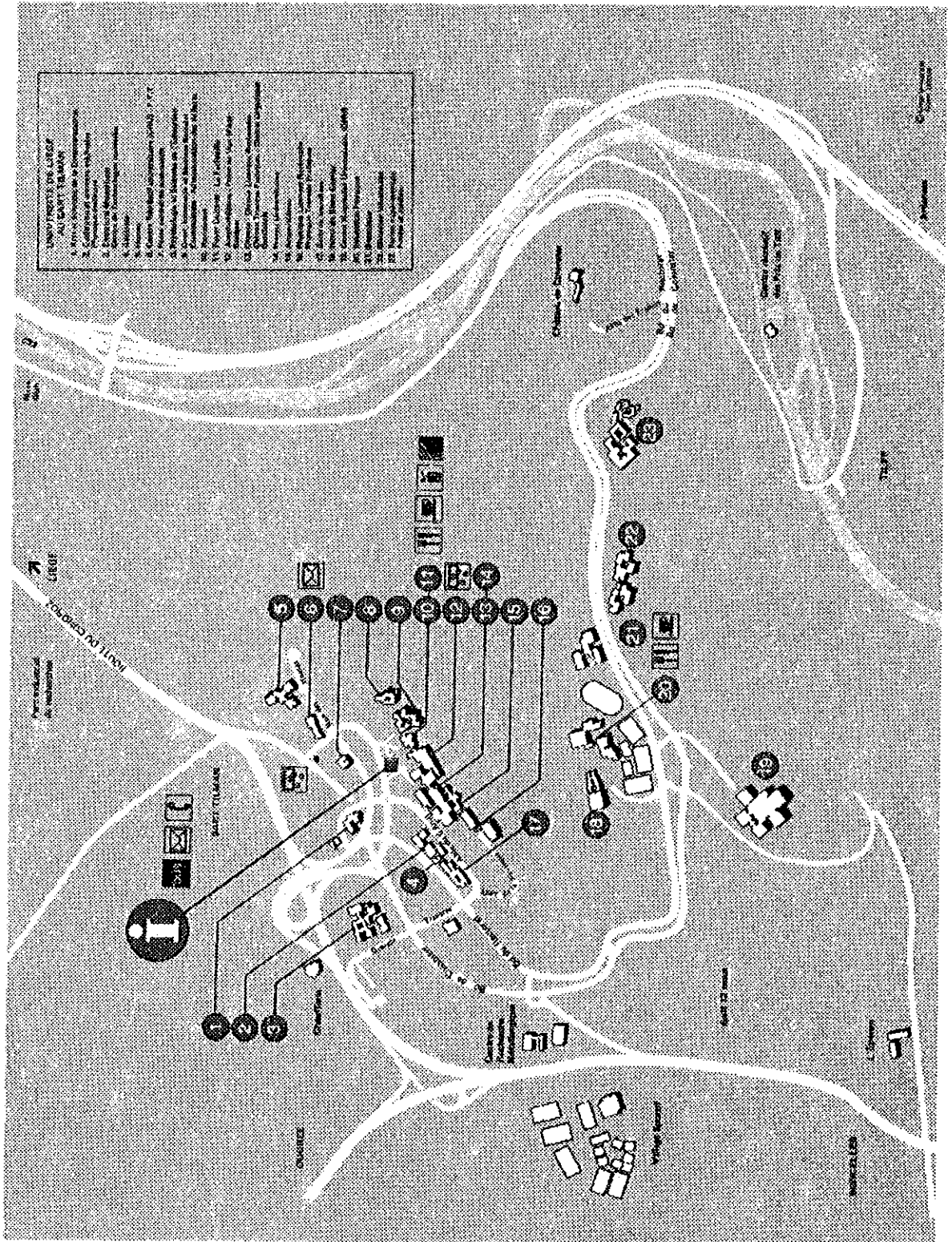
1983 : Une partie du Centre Hospitalier Universitaire est opérationnelle.

1985 : L'Hôtel du Blanc Gravier ouvre ses portes aux étudiants. Le C.H.U. est inauguré officiellement le 13 décembre. L'Université, pour des raisons budgétaires, met fin au contrat de Claude Strebelle. Jean Englebert occupe alors le poste d'urbaniste-coordonateur et poursuit l'oeuvre entreprise.

1990 : Le Centre Hospitalier Universitaire (600 lits) est achevé.

1991 : La Faculté de Médecine Vétérinaire quitte Cureghem et peut s'installer complètement au Sart Tilman. L'Université est déclarée, par l'Exécutif de la Communauté française, propriétaire à part entière de ses biens. Elle doit donc désormais gérer ses propriétés en toute responsabilité ce qui signifie qu'aucun budget ne lui sera désormais accordé ni pour la construction des nouveaux bâtiments ni pour l'entretien de son patrimoine. L'Université compte 13.000 étudiants dont 7.000 fréquentent les amphithéâtres du Sart Tilman.

ANNEXE 2



« L'île d'Utopie, en sa partie moyenne, et c'est là qu'elle est le plus large, s'étend sur deux cents milles, puis se rétrécit progressivement et symétriquement pour finir en pointe aux deux bouts. Ceux-ci, qui ont l'air tracés au compas sur une longueur de cinq cents milles, donnent à toute l'île l'aspect d'un croissant de lune. Un bras de mer d'onze milles environ sépare les deux cornes. Bien qu'il communique avec le large, comme deux promontoires le protègent des vents, le golfe ressemble plutôt à un grand lac aux eaux calmes qu'à une mer agitée. Il constitue un bassin où, pour le plus grand avantage des habitants, les navires peuvent largement circuler. Mais l'entrée du port est périlleuse, à cause des bancs de sable d'un côté et des écueils de l'autre. A mi-distance environ, se dresse un rocher, trop visible pour être dangereux, sur lequel on a élevé une tour de garde. D'autres se cachent insidieusement sous l'eau. Les gens du pays sont seuls à connaître les passes, si bien qu'un étranger pourrait difficilement pénétrer dans le port à moins qu'un homme du pays ne lui serve de pilote. Eux-mêmes ne s'y risquent guère, sinon à l'aide de signaux qui, de la côte, leur indiquent le bon chemin. Il suffirait de brouiller ces signaux pour conduire à sa perte une flotte ennemie, si importante fût elle. Sur le rivage opposé se trouvent des criques assez fréquentées. Mais partout un débarquement a été rendu si difficile, soit par la nature, soit par l'art, qu'une poignée de défenseurs suffirait à tenir en respect des envahisseurs très nombreux. »

Thomas MORE, *L'Utopie*
livre second
traduction de Marie Delcourt
Paris, Garnier-Flammarion, 1987, pp. 137-8.

Résumé — Abstract — Resumen

DE L'UTOPIE AU NON-LIEU GENÈSE D'UN CAMPUS : LE « DOMAINE UNIVERSITAIRE » DU SART TILMAN

Analyser l'établissement d'un campus particulier — celui du « domaine universitaire du Sart Tilman », à Liège — exige non seulement le rappel d'un calendrier, mais aussi que soit dégagée la logique ayant présidé à la formation du projet et dont les traces restent inscrites dans les formes mêmes de l'espace construit et agencé. Lieu d'une distribution des savoirs et des « facultés » (aux deux sens du terme), le campus du Sart Tilman plonge ses racines à la fois : dans une histoire collective (celle de l'université), dans une histoire individuelle (celle de ses concepteurs), dans une géographie (celle d'un site) et dans une mythologie (celle des grandes utopies). Au bout de cette logique : l'établissement d'une sorte de non-lieu, sans définition nette et peuplé par des usagers ignorant le sens de l'espace qu'ils traversent sans savoir y vivre.

FROM UTOPIA TO NON-PLACE : GENESIS OF A CAMPUS : THE « DOMAINE UNIVERSITAIRE » OF SART TILMAN

To analyze the establishment of a particular campus — the « domaine universitaire » of Sart Tilman in Liège — not only must a calendar be brought back to mind, but the logic presiding at the development of the project, traces of which remain inscribed in the very forms of built and arranged space, must be brought out. A place where knowledge and « faculties » (in the double sense of the term) are distributed, Sart Tilman campus is rooted in many histories: collective (the university's), individual (the conceivers'), a geography (the site) and a mythology (great utopias). At the end of this logic is the establishment of a sort of non-place, without clear definition and peopled by consumers who ignore the meaning of the space they traverse without knowing how to live in it.

*DE LA UTOPIA AL NO-LUGAR. GENESIS DE UN
CAMPUS : EL CONJUNTO UNIVERSITARIO
DE SART TILMAN*

El análisis de la instalación de un campus, el « conjunto universitario de Sart Tilman », en Lieja, exige no solamente el tener en cuenta si el tiempo impartido para su realización ha sido respetado, sino también la necesidad de subrayar la lógica del proyecto cuyos elementos quedan inscritos en la organización del espacio. Lugar de distribución de saberes y de « facultades » (en las dos acepciones del término), el campus de Sart Tilman tiene sus raíces plantadas en una historia colectiva (la de la universidad), en historias individuales (la de los conceptores), en una geografía local y en una mitología utópica. El resultado de esta lógica ha sido la realización de un lugar despersonalizado, sin definición neta, habitado por personas que ignoran la significación del espacio que les rodea, un espacio que se limitan a atravesar sin implicarse humanamente.